

Tjell, Mette (2009). *Le je(u) autoreprésentatif dans Gros mots de Réjean Ducharme*. Göteborg : Göteborgs universitet, Institutionen för språk och litteraturer.

Dans son mémoire de *philosophie licenciat* intitulé *Le je(u) autoreprésentatif dans Gros mots de Réjean Ducharme* (Université de Göteborg, 2009), Mette Tjell analyse les rapports entre l'auteur réel et les différentes voix narratives dans un roman de la production tardive de Réjean Ducharme. Ce romancier québécois « canonique », connu entre autres pour son souci de garder l'anonymat, a débuté sa carrière déjà en 1966 avec *L'avalée des avalés*. Parmi ses romans, on note aussi, par exemple, *Le nez qui voque* (1967) et *L'hiver de force* (1973). Après un silence de 14 ans, Ducharme est revenu sur la scène littéraire au début des années 1990 avec *Dévadé* et *Va savoir*. *Gros mots* est paru en 1999.

Mette Tjell fait d'abord une brève introduction à l'évolution de la littérature québécoise après la Révolution tranquille au début des années 1960, période où la participation (politique) de la littérature au projet national québécois ainsi que l'élan libérateur de la langue française sont deux tendances cruciales. La dernière tendance, de l'inspiration postmoderne, peut aussi servir de description du style des premiers romans de Ducharme qui mettent souvent en scène des enfants-narrateurs à l'esprit rebelle. Tjell évoque aussi l'échec du projet national lors du référendum sur la souveraineté du Québec en 1980. La littérature au Québec mettra dorénavant l'accent davantage sur la subjectivité plutôt que sur l'idée de la littérature comme un miroir du projet national, typique de la période précédente.

Une importante question dans toute recherche sur le roman québécois est celle de savoir dans quelle mesure les romans des dernières décennies se sont en effet « libérés » du projet national ainsi que du souci de refléter une certaine réalité socioculturelle (francophone nord-américaine). Cette question vaut d'être posée, aussi, en ce qui concerne *Gros mot* qui est un texte complexe dont les glissements entre les différents énonciateurs rendent difficile une lecture soucieuse de la référentialité au sens stricte. Le thème central du roman est celui du manuscrit trouvé. L'auteur autodiégétique, Johnny, trouve un cahier contenant un journal qui présente de fortes ressemblances avec sa propre vie, ce qui fait en sorte que Johnny commence à regarder l'auteur du cahier comme son *alter ego*. Le lecteur se verra confronté avec deux univers métadiégétiques (chacun avec son auteur fictif) fonctionnant comme des miroirs imparfaits.

Le but de l'étude de Mette Tjell est « de mettre à jour l'enchevêtrement des niveaux diégétiques dans le roman et d'analyser les procédés de dédoublement qui déconcertent le lecteur » (p. 10). L'auteure pose aussi la question de savoir comment il faut comprendre le dédoublement des narrateurs et s'interroge sur l'identité de la présence d'un écrivain inidentifié et le rapport entre celui-ci et l'auteur Ducharme lui-même. L'ouvrage *Moments postmodernes dans le roman*

*québécois* de Janet Paterson (1993) occupe une place centrale dans l'analyse. Les concepts de spécularité, d'autoreprésentation et de métafiction, entre autres, sont exposés et expliqués. Dans l'analyse du roman, Mette Tjell met à l'épreuve cinq hypothèses concernant l'identité ou la non-identité entre les différents auteurs du texte (les auteurs fictifs ainsi que l'auteur réel, Réjean Ducharme) et fait une étude intertextuelle et intratextuelle. Le résultat des épreuves des hypothèses est que, quoiqu'il y ait parallélisme entre les différentes instances narratrices, aucun rapport d'identité ne peut être constaté. Il s'agit plutôt d'un état de contiguïté entre réalité et fiction (p. 83). Le résultat de l'analyse intertextuelle est que, malgré la présence de références à Marcel Proust, à Emily Dickinson et à Anne Walter dans le roman, une étude suivie de ces références n'appuie pas une interprétation cohérente et univoque du texte de Ducharme. Le résultat témoigne plutôt de la polyvalence du roman, selon Mette Tjell (p. 103). Quant à l'intratextualité, l'auteure constate que celle-ci aura surtout comme fonction de mettre au point la continuité des oeuvres de Ducharme, surtout l'interdépendance de *Gros mots* et de *Dévadé*. Dans la conclusion, Tjell constate, entre autres, qu'un des apports principaux du roman aura été de mettre à nu les rapports entre écriture, lecture et recherche identitaire, cette dernière étant « vécue comme fragmentaire et sans point fixe » (p. 115). De plus, l'auteure arrive à la conclusion que Ducharme exprime son crédo littéraire dans le roman, qui équivaldrait à une volonté d'explorer la fonction poétique d'une parole littéraire se situant à la marge de la littérature canonique, cette dernière équivalant, dans ce cas, à la littérature française métropolitaine (p. 117).

Un travail d'analyse textuelle souvent méticuleuse d'un roman compliqué, l'étude de Mette Tjell met le doigt sur quelques points importants dans le discours théorique d'inspiration postmoderne au Québec et dans le contexte international, à savoir l'idée de la lecture comme coopération (p. 24), le potentiel de médiateur culturel du texte littéraire (p. 26) ainsi que le rapport entre la littérature québécoise et la littérature française. On aurait pourtant souhaité un ancrage plus solide et plus clairement motivé de ces théories dans la formulation du but du travail ainsi que dans l'analyse textuelle elle-même. À cause de la richesse théorique et le nombre de pistes indiquant des directions différentes, le lecteur reste parfois à sa faim pour ce qui est de l'utilité des théories présentées pour les conclusions tirées. On s'interroge aussi sur la possibilité de combiner « l'imprécision générale » (p. 65) d'un roman comme *Gros mots* (caractéristique qui inviterait plutôt à l'exploration de la *fonction poétique* du texte qu'à la recherche de la référentialité) avec une analyse du type structuraliste où il s'agit de déterminer « l'identité » d'un personnage et son rapport avec l'auteur extradiégétique à partir des énoncés textuels. Une plus grande rigueur en ce qui concerne les approches théoriques utilisées (structuraliste, herméneutique, théorie de lecture, etc.) aurait été à sa place dans cette discussion. Une autre question qui s'impose est celle du sens du terme *identité* lui-même. Ce terme est parfois utilisé pour parler de l'identité narrative dynamique, notion de Paul Ricoeur, parfois pour parler d'un rapport de

dédoublément entre l'auteur extradiégétique et l'auteur diégétique, c'est-à-dire de la question de savoir s'ils sont *identiques* ou non. Dans cette dernière discussion, le terme est d'abord lancé tel quel avant d'être modifié à équivaloir à une condition d'*homologie* entre narrateur fictif et narrateur réel (p. 33). Finalement, si une partie de la conclusion du travail est que le roman laisse entendre la voix d'une littérature marginale (la québécoise), une conscience méthodologique plus visible de cette problématique bien connue d'ordre socio-littéraire aurait dû se retrouver dans l'argumentaire de l'étude.

L'étude de Mette Tjell est d'une certaine importance, parce qu'elle présente un écrivain significatif qui a joué un rôle important dans l'évolution de la littérature québécoise. De plus, les préoccupations postmodernes de Ducharme avec les liens entre le privé, le fictionnel, les médias et l'écriture littéraire sont maintenant des procédés récurrents dans la littérature mondiale, ce qui le rendrait aussi intéressant à étudier dans une perspective comparatiste. Quant au contenu de théorie littéraire contemporaine, le texte de Tjell est riche et intéressante et la progression de l'étude est logique et méthodique. La conclusion fournit une synthèse logique d'un travail conséquent avec des ambitions novatrices. Deux questions cruciales, mais qui n'apparaissent que vers la fin de l'étude, sont celle du roman comme un jeu autofictif ainsi que celle du texte littéraire comme médiatisation de soi. On aimerait maintenant savoir plus sur les implications poétique et thématique du roman de Ducharme lu à la lumière de ces deux questions.

*Svante Lindberg*

## **Références**

Paterson, Janet (1993). *Moments postmodernes dans le roman québécois*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa.